

Merveilles à foison

Paris est une ensorceleuse qui éblouit mais ne se donne qu'à celui qui sait observer, humer, se laisser porter par les ailes des siècles et s'immerger dans l'invisible. C'est dans le cœur de la ville – ces premiers arrondissements, où s'est écrite l'Histoire depuis le II^e siècle – que se nichent ses trésors les plus fameux. Musées, monuments, maisons célèbres, mais aussi passages mystérieux, jardins cachés, cadrans solaires oubliés, désnètes enseignes racontant les métiers d'autrefois... Et des anecdotes, à foison. Comment choisir ? Que présenter dans ces pages ? Une infime parcelle des trésors de Paris, forcément ! Une plongée éclectique et subjective, toute vibrante d'émotions ressenties dans

une merveille architecturale du XVII^e siècle (hôtel de Lauzun) ou... devant un accélérateur de particules. Certains trésors sont à portée de regard – il y en a pléthore ! D'autres demeurent inaccessibles – ah ! le regret de ne pouvoir pénétrer dans le coffre-fort souterrain où dorment les 2 500 tonnes d'or de la Banque de France. Que ce numéro dédié au meilleur de Paris vous donne envie de pousser les portes, de débusquer les histoires qui se cachent dans les pierres sculptées, de rechercher le compagnonnage bienveillant des fantômes qui veillent encore sur le Palais-Royal, ce « cloître laïque » tant aimé de Colette. En provinciale revendiquée, l'écrivaine bourguignonne aimait Paris passionnément, avec l'attachement de ceux qui savourent les fruits d'un réenracinement en terre étrangère. Comme tant de Parisiens d'aujourd'hui, Colette venait d'une campagne qui lui avait légué le goût des choses simples. Elle avait trouvé son bonheur au milieu de Paris, en son « très beau milieu » comme elle l'écrivait joliment. Celui que nous vous présentons ici. ● **Myène Sultan**

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE L'écrin de l'inattendu

Tirant son origine de la Librairie royale, installée dans la tour de la Fauconnerie du Louvre par Charles V, la BNF possède 40 millions de documents (cartes, estampes, photographies, partitions, monnaies, médailles...). Et quelques raretés surprises.

LE TRÔNE DE DAGOBERT

(VII^e siècle)
C'est le célèbre Suger, abbé de Saint-Denis, qui découvrit ce trône en bronze ayant appartenu à Dagobert, fondateur de l'abbaye au VII^e siècle. Constitué de deux parties distinctes – un siège, à l'origine pliant, complété de larges bandes de cuir, et un dossier avec deux accoudoirs ajourés –, ce fauteuil est mythique. Il fut utilisé une dernière fois par Napoléon lorsqu'il distribua les premières

Légions d'honneur au camp de Boulogne, en 1804. Une façon de se placer dans la lignée des premiers rois mérovingiens.

LA TERRE COMME UN CŒUR

(1536)
Lorsque l'astronome et mathématicien français Oronce Fine (1494-1555) réalisa cette mappemonde, la connaissance des limites de la Terre est incertaine et les hypothèses vont bon train : l'Amérique du Nord est reliée à l'Asie et une vaste Terra Australis a été imaginée pour équilibrer le poids des masses terrestres septentrionales... Un continent mythique aux vertus équilibrantes !

PÉRÉGRINATIONS ANTIQUES

(vers 23)
Gravé sur une pierre de sardonix, ce grand camée a suivi les empereurs romains à Byzance avant d'être acheté par Saint Louis en 1247. Mis en gage en Avignon auprès du pape Clément VI en 1343, il est revenu dans le trésor royal en 1379, avant d'être déposé sur ordre de Louis XVI au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, le 1^{er} mai 1791.

PRÉCIEUSE PARTITION

(1787)
Le seul manuscrit du *Don Giovanni* de Mozart a été acquis dans les années 1850 par la grande cantatrice Pauline Viardot, qui en fit don à la BNF sept ans avant sa mort. La légende raconte qu'elle dut vendre ses bijoux pour acquérir cette partition légendaire où apparaît le travail fébrile du musicien : l'ouverture fut composée d'un seul trait, durant les deux nuits qui précéderent la première de *Don Giovanni*, le 27 octobre 1787. ● **M. S.**
➤ *Bibliothèque nationale de France, 5 rue Vivienne (II^e), www.bnf.fr*



La mappemonde d'Oronce Fine.



Un fauteuil pliant en cuivre vieux de treize siècles.

Le Grand Camée de France.



L'unique exemplaire autographe de la partition de *Don Giovanni*.

ARCHIVES NATIONALES

La mémoire des siècles

De l'acte de la fondation de la Sainte-Chapelle par Saint Louis, en 1246, au discours d'investiture de François Mitterrand en 1981, toute l'histoire de France est rassemblée dans ce lieu unique.

C'est dans les somptueux hôtels de Soubise et de Rohan-Strasbourg que Napoléon I^{er} décida en 1808 d'installer les archives du pays. Les longues galeries de ces nobles demeures abritent des parchemins mérovingiens, des procès-verbaux, des discours, des décrets, des minutes de notaires, des journaux intimes... Quelques trésors sont protégés dans une armoire de fer, un sanctuaire aux mécanismes compliqués, conçu sur le modèle du coffre-fort secret de Louis XVI. Découvertes insolites...



ARCHIVES NATIONALES
Les échantillons de tissus dont s'inspirait Marie-Antoinette pour ses toilettes.

LES CLEFS DE LA BASTILLE

Dans un simple écrin sont rangées 27 des clefs qui donnaient accès aux cellules de la forteresse. Confisquées peu après la prise de la Bastille à une troupe de dragons qui les exhibaient dans les rues de Paris, elles ont été déposées à l'hôtel de



ARCHIVES NATIONALES
Quelques-unes des clefs qui ouvraient les cellules de la Bastille.

ville avant d'être mises à l'abri dans ce coffre-fort de fer. D'autres clefs ont voyagé : à Londres, le musée Madame Tussauds en possède de trois ; à Mount Vernon, aux Etats-Unis, une clef de la Bastille est exposée dans la maison de George Washington, cadeau au grand homme de son ami le marquis de La Fayette.

LA GARDE-ROBE DE MARIE-ANTOINETTE

Ce grand livre vert empli de dizaines d'échantillons d'étoffe permettait à

la reine Marie-Antoinette de faire son choix parmi les dernières nouveautés. Confié à la garde de la comtesse d'Ossun, sa dame d'atour, ce registre témoigne des goûts avant-gardistes de la plus coquette des souveraines.

LE TESTAMENT DE LOUIS XVI ET LA DERNIÈRE LETTRE DE MARIE-ANTOINETTE*

Aux premiers jours de janvier 1793, moins de trois semaines avant son exécution, Louis XVI rédigea son testament dans la prison du Temple. L'écriture est calme et régulière, le propos magnanime : « Je pardonne de tout mon cœur à ceux qui se sont faits mes ennemis... » Quelques mois après, à l'aube du 16 octobre, Marie-Antoinette, tout juste condamnée à mort, écrivit son ultime missive. Destinée à Madame Elisabeth, sœur du roi, la lettre n'atteindra jamais sa destinataire et restera inachevée, interrompue sans doute par l'irruption des geôliers venus mener la reine à l'échafaud.

*Récemment publiés aux éditions Mazeto Square.

LA DÉCLARATION DES DROITS DE L'HOMME ET DU CITOYEN

Sur la suggestion du marquis de La Fayette, député représentant la noblesse,

les députés décidèrent d'établir un texte affirmant les droits et les libertés fondamentaux de l'homme et du citoyen. Gravée sur cuivre en 1792, cette déclaration a d'abord été placée dans un coffre en bois de cèdre devant être installé sous la colonne de la Liberté : un monument commémoratif élevé à l'emplacement de la Bastille qui ne verra jamais le jour.

LES ÉTALONS DE MESURE DU MÈTRE ET DU KILOGRAMME

Héritier des unités de mesure créées sous Charlemagne, l'Ancien Régime comptait en onces, en deniers, en grains, en marcs, en quarterons, en gros... Dans un souci d'uniformisation, les révolutionnaires de la Convention édictèrent, en 1795, un décret sur le nouveau système des poids et des mesures qui s'incarna dans l'étalon du mètre et celui du kilogramme. Ceux-ci furent fabriqués, en 1799, par Jean Nicolas Fortin, mécanicien de génie, inventeur par ailleurs d'un baromètre transportable et d'une machine à diviser. ● M. S.

➤ Archives nationales, 60, rue des Francs-Bourgeois (III^e) et www.archives-nationales.culture.gouv.fr Ouvertes lors des Journées du patrimoine (et sur inscription).



C. BAUER/ARCHIVES NATIONALES

COMÉDIE-FRANCAISE

Voyage vertigineux

Manuscrits, peintures, sculptures, objets, gouaches, costumes et maquettes...

L'antre des acteurs conserve toutes les traces de son histoire.

C'est dans un immeuble discret du Palais-Royal que la Comédie-Française a rangé sa mémoire. Dans un musée aux sages allures de bibliothèque dorment trois cent trente ans d'archives. Soit quelque 60 000 documents : registres journaliers des spectacles donnés – où l'on découvre qu'en 1680 on donnait deux pièces dans la même soirée –, manuscrits originaux, relevés de mises en scène, affiches de spectacle, coupures de presse, correspondances, portraits d'acteurs, médailles, objets en tout genre vénérés comme des reliques et formant la première collection française d'œuvres d'art portant sur le théâtre.

« C'est en 1770 que les comédiens se lancèrent dans une politique d'acquisitions, explique Agathe Sanjuan, conservatrice du lieu. Ils commencèrent tout naturellement par rassembler ce qui était lié à Molière, dont on s'appropriait à célébrer le centenaire de la mort. » Soucieux d'orner rapidement le théâtre d'œuvres majeures, les sociétaires nouèrent d'abord un partenariat fructueux avec des sculpteurs ou des peintres qui, en échange de leurs travaux, se virent offrir des places de théâtre à vie ! C'est ainsi que Jean Antoine Houdon, Jean-Jacques Caffieri ou Louis Simon Boizot croquèrent



P. NOACK/COLL. COMÉDIE-FRANÇAISE
La fabuleuse broche en or de Sarah Bernhardt.



Le reliquaire contenant le cœur de François Joseph Talma.

Molière, Racine et Corneille, et que la Maison s'emplit des œuvres des plus grands sculpteurs de leur temps. Bien vite, la Comédie-Française bénéficia de legs, de commandes publiques et réalisa des achats. « Régulièrement, un comédien ou sa famille nous fait don d'un objet, rapporte Agathe Sanjuan. C'est toujours l'occasion d'une petite cérémonie. »

Il faut montrer patte blanche pour entrer dans ce lieu de mémoire où seuls étudiants et chercheurs ont accès aux archives. Ils y découvrent le quotidien d'une troupe de théâtre. Par exemple que les acteurs, en plus de leur cachet, recevaient un « feu », c'est-à-dire une

indemnité pour le chauffage de leur loge, tradition désuète qui se pratique toujours. Certains travaillent sur les croquis des costumes de *Phèdre* réalisés par Christian Lacroix en 1995...

La visite de cette bibliothèque-musée fait tourner la tête : voici le portefeuille de Jean Racine, noir, en parfait état ; la montre de Molière, en bronze avec gravé le nom de Jean-Baptiste Poquelin ; la grande broche en or et émail incrustée d'émeraudes réalisée en 1896 par René Lalique pour Sarah Bernhardt et représentant les masques de la Tragédie et de la Comédie ; le texte d'*Hernani* écrit par Victor Hugo en 1830, dans sa reliure de maroquin rouge ; les brodequins de l'immense comédienne Rachel, ainsi qu'un bougeoir, un peigne, une bague, un diadème et son rond de serviette en porcelaine de Sèvres bleu et blanc. Dans un carton sont conservés des coupes à champagne ayant appartenu à Sarah Bernhardt, et dans un reliquaire en acajou, le cœur du prestigieux acteur François Joseph Talma (1763-1826). Il repose en paix, dans sa maison, au milieu des siens. ● M. S.



PHOTOS : P. LORETTE/COLL. COMÉDIE-FRANÇAISE
La montre de Molière.

INTÉRIEURS D'EXCEPTION

Invisibles de l'extérieur, ces demeures parlent d'un Paris intime et fastueux. Les plus mythiques ? L'appartement de Coco Chanel, rue Cambon, et l'hôtel de Lauzun, sur l'île Saint-Louis.



CHALEUREUX Le salon de l'appartement de Coco Chanel.

Chaque jour, le rituel était le même : Gabrielle Chanel arrivait vers 11 heures du Ritz, où elle résidait à l'année, et, en début d'après-midi, elle assistait aux présentations des mannequins, discrètement assise sur la cinquième marche du majestueux escalier tapissé de miroirs. Invisible depuis ce poste d'observation privilégié, dominant tout sans être vue, observant le reflet démultiplié de ses tailleurs révolutionnaires, elle restait là le temps du défilé, puis s'en retournait dans ses ateliers ou dans cet appartement situé au-dessus du magasin de la rue Cambon.

Ces quatre pièces chaleureuses à la décoration minutieusement pensée faisaient tout à la fois office de bureau, de refuge, de lieu dédié aux intimes. Tendu de panneaux de laque de Coromandel rouge et ocre venus de Chine, le vestibule introduit dans une atmosphère élégante et feutrée. Le lieu est soigné comme un boudoir, dépayçant comme un voyage lointain, empreint des souvenirs d'amour liés à Boy Capel, mort

trop jeune d'un accident d'auto, et au duc de Westminster, qui couvrit Coco de perles et d'émeraudes. Il est rempli des souvenirs d'une vie : miroir de Venise, aigle bicéphale en bois doré venu de Prusse, lustre aux pampilles de quartz rose, blé en herbe mis en gerbe par l'orfèvre Goossens, daims en émail moucheté, chameaux de terre cuite, lions de pierre, Vénus de marbre blanc au buste mince, Vierge en terre de Bourgogne, souvenirs des années d'enfance passées dans l'orphelinat d'Aubazine...

Assis dans le profond canapé de daim beige qu'occupait volontiers Coco aux côtés de ses huit mannequins, face à une cheminée où brûlait presque toute l'année un feu de bois, le visiteur ne sait plus sur quoi poser son regard. Il se retrouve plongé dans un monde immobile peuplé des ombres de Dali et de Picasso, de Cocteau et de Stravinski, de Marlene Dietrich et de Greta Garbo...

A déambuler dans ce petit appartement, il découvre une Coco Chanel inconnue : celle qui croit aux signes, aux

astres et aux talismans, qui a foi en une religion ouverte portée par le Bouddha offert par Boy Capel, ou par l'icône russe, don de Stravinski pour la remercière du soutien apporté lors de la re-création du *Sacre du printemps*. Le visiteur découvre son obsession de la symétrie, son goût pour la grandeur et le baroque, un peu aussi de sa façon de vivre. Dans la salle à manger meublée de consoles baroques aux piétements représentant l'opulence des moissons et la splendeur des vendanges, il apprend que Coco Chanel se nourrissait de fruits et de légumes de saison et tenait le gras, le lourd et le sucré pour ennemis personnels. Diététique et élégance avaient trouvé là leur plus fervente adepte. ● M. S.

➤ 31, rue Cambon (1^{er}), fermé au public.

LE BUREAU DE JEANNE LANVIN

Conçu par le décorateur Eugène Printz en 1931, le cabinet de travail de Jeanne Lanvin s'articule autour d'un bureau en laque noire et métal et d'une grande bibliothèque gris tourterelle avec des rayonnages mobiles pour ses livres, ses carnets de voyages, ainsi que ses exemplaires de la Gazette du bon ton et du Journal des dames et des modes... Un lieu entretenu comme une relique par la maison Lanvin, qui a célébré ses 125 ans de création en 2014.

➤ 22, rue du Faubourg-Saint-Honoré (VIII^e), fermé au public.



Le cabinet de travail de la fondatrice de la maison Lanvin.



DÉCOR L'enfilade de salons de l'hôtel de Lauzun, tout en boiseries sculptées et chatoiements dorés.

Le joyau de l'île Saint-Louis

Le plus bel hôtel particulier de Paris se cache derrière une façade austère aux balcons discrètement rehaussés d'or... A l'intérieur, c'est un éblouissement, une époustouflante ornementation de boiseries sculptées, de décors peints, de chatoiements dorés qui ravissent le regard. Les salons en enfilade qui ouvrent sur la Seine sont peuplés d'angelots se poursuivant avec grâce, parés de grands rinceaux de feuillages et de guirlandes, de faunes et de nymphes lançant des fleurs depuis la coupole d'un plafond peint... Ici et là, des portraits de célèbres habitants des lieux – dont Marie-Charlotte de Richelieu, petite-nièce du cardinal Mazarin – et les armes du premier propriétaire, Charles Gruyn des Bordes, un fournisseur des armées de mince origine qui s'inspira de la consonance

de son nom pour insérer dans ses armes trois hures de sanglier...

Longtemps surnommé « l'hôtel des hypothèses », car nulle archive ne permettait d'écrire son histoire, l'édifice a pris le nom de son plus fameux locataire, le duc de Lauzun, gentilhomme de Gascogne et époux secret de la Grande Mademoiselle, nièce de Louis XIII, la plus riche des princesses européennes. Nombre de nobles vécurent dans ce beau bâtiment loué au XIX^e siècle à des teinturiers. C'est l'époque où Théophile Gautier et Charles Baudelaire emménagent dans les petits appartements du dernier étage, organisant, dit-on, des réunions du club des Haschichins, très porté sur les paradis artificiels...

Entré dans le giron de la ville de Paris en 1928, l'hôtel de Lauzun servit d'écrin

HÔTEL SULLY, RETOUR À 1660



RESTAURÉE La chambre à alcôve de la duchesse de Sully.

Bien peu de demeures aristocratiques ont conservé leur ordonnancement d'origine, celui des premières décennies du XVII^e siècle, où le quartier du Marais se couvrit de riches maisons. L'une d'elles, sise au cœur de l'hôtel de Sully, siège du Centre des monuments nationaux (CMN), a été rendue à la visite. Restaurés en 2012, les appartements de la duchesse témoignent de l'ameublement d'un logement de son rang et permettent de se plonger dans l'ambiance et les décors de l'époque. « En 1660, les espaces sont hiérarchisés et l'on passe du plus fastueux au plus intime, rappelle Clotilde Roy, chargée des acquisitions au sein du CMN. C'est dans l'antichambre que l'on se reçoit et dans le cabinet que l'on demeure en privé. » Une déambulation entre tapisseries de verdure et boiseries blanc et or, autel précieux et coupole peinte : un merveilleux exemple d'appartement du XVII^e siècle.

➤ 62, rue Saint-Antoine (IV^e), 01-44-61-21-50. Epatante visite virtuelle sur <http://appartement-duchesse-sully.monuments-nationaux.fr/fr/visite-virtuelle/>

à des réceptions officielles et abrite aujourd'hui un centre de recherche sur les sciences sociales (l'Institut d'études avancées de Paris). Très prisé des décorateurs, il est régulièrement utilisé comme lieu de tournage. De fait, c'est un rêve de Grand Siècle. ● M. S. ➤ Hôtel de Lauzun, 17, quai d'Anjou (IV^e). Ouvert lors des Journées du patrimoine.

PERCHOIR Jean-Louis Debré, sur la terrasse du Conseil constitutionnel.



Dans les coulisses du Palais-Royal

C'est un coin de province préservé des fureurs de la ville, un délicieux petit village parisien. Découverte intimiste en compagnie de Jean-Louis Debré, son plus célèbre habitant.

De sa maison à son bureau, il y a la diagonale du plus paisible des jardins parisiens, que Jean-Louis Debré traverse le cœur content et des souvenirs plein les yeux. Sur la droite, tout au fond de ce quadrilatère bâti par Richelieu en 1628 et totalement remanié par le futur Philippe Egalité en 1780, il aperçoit Colette devant sa fenêtre,

installée nuit et jour à son poste d'observation favori. Il la voit houspillant les enfants qui lancent des pétards sur le bassin. Il revit ce fameux matin où le chef Raymond Oliver la sauva des flammes – résultat de sa passion pour les cigarettes fumées au lit ! M. le président du Conseil constitutionnel salue Louis de Funès et ses descendants qui

habitent toujours à deux pas de son somptueux bureau. Il adresse un geste de la main à Jean Marais et à Jean Cocteau, dont l'appartement donnait sur l'angle des rues Montpensier et du Beaujolais. Il entend aussi papoter Mireille et Emmanuel Berl, qui vécurent ici quarante ans d'amour et de chansons.

Il y a un demi-siècle, l'oncle de Jean-Louis Debré, Jacques Léon Debré, habitait là : amoureux fou de Colette, il faisait régulièrement fleurir son appartement. Et tout ce petit monde se retrouvait au Grand Véfour, l'ancien café de Chartres, où dînèrent Diderot et Fragonard ainsi que Victor Hugo et Lamartine, à une époque où la carte comptait quelque 150 plats que l'on arrosait d'une anisette des Indes ou d'une liqueur des Braves. C'est là aussi que le jeune Bonaparte demanda la main de Joséphine... « A cette table », précise Guy Martin, qui officie désormais dans ce haut lieu de la gastronomie parisienne, où les sens sont conquis par le tourbillon des mets exquis et la découverte des décors Directoire : des boiseries sculptées de guirlandes et des fixés sous verre, déclinant les registres de la gourmandise. L'immeuble appartient à la Chambre des huissiers de justice de Paris, dont les membres tiennent réunion juste au-dessus, dans des salons plus grands encore et plus richement ornés. De l'autre côté du mur se trouve le foyer du théâtre du Palais-Royal. Un petit joyau aussi douillet qu'une bonbonnière, où officèrent Michel Serrault et Jean Poiret à l'époque de la création de *La Cage aux folles*, ainsi que Jacques Offenbach et Sacha Guitry. Un lieu où Molière joua et où, il y a plus longtemps encore, le jeune Louis XIV et Monsieur, son frère, se distraisaient de spectacles de marionnettes...

Une atmosphère désuète et intemporelle

Le Palais-Royal connut ses heures d'éclat sous la régence de Philippe d'Orléans (1715-1723). Il sombra dans l'ennui lorsque Louis-Philippe y fit interdire la prostitution sous la pression de sa femme, la si pieuse reine Marie-Amélie. En ce début du XXI^e siècle, il

RAFFINÉ Le décor Directoire du Grand Véfour, haut lieu de la gastronomie parisienne.



MÉRIDIE Le petit canon du Palais-Royal tonnait tous les jours à midi, à l'« heure vraie », celle du soleil.

conserve une allure désuète et intemporelle entretenue par ses boutiques de décorations et de médailles, ses marchands de timbres et de pipes anciennes, rejoints par des boutiques de mode, galerie de Valois, que la hausse vertigineuse des loyers ne semble pas effrayer.

Un palais de la République restauré

Au Palais-Royal, les ombres du passé sont chez elles. Rien ne plaît plus à Jean-Louis Debré que de les faire revivre. Comédien hors pair et tribun à ses heures, l'ancien titulaire du perchoir de l'Assemblée nationale mime Camille Desmoulins haranguant le peuple de Paris du café de Foy, s'emparant de la tendre feuille d'un arbre qui fera la première cocarde. Ce 12 juillet 1789, comme tous les jours à midi pile jusqu'en 1914, le petit canon du Palais-Royal a tonné pour donner l'« heure vraie », celle du soleil, sur laquelle chacun réglait sa montre : les badauds comme les grands de ce monde qui résidaient dans l'aile Montpensier, siège ac-

tuel du Conseil constitutionnel. Un palais de la République restauré et rajeuni, qui conserve intact l'oratoire de Marie-Clotilde de Savoie, la jeune épouse du prince Napoléon, dit « Plon-Plon », le cousin germain de l'empereur Napoléon III. Une curiosité que Jean-Louis Debré dévoile volontiers aux visiteurs qui se pressent ici lors des Journées du patrimoine. Il leur fait les honneurs de la maison et ne manque jamais de les emmener sur la terrasse de son bureau qui domine les jardins. Ce matin-là, une Japonaise vêtue de rose promène ses sept petits chiens habillés d'un nuage couleur barbe à papa. Tout le charme d'un Palais-Royal hors du temps, cosmopolite et tellement parisien ! ● **M. S.**
► Ouverture du Conseil constitutionnel lors des Journées nationales du patrimoine. 2, rue de Montpensier (IV^e).

Mine d'or en sous-sol

Le magot de la France dort à 25 mètres sous terre, du côté du Palais-Royal, tandis que, à quelques encablures de là, un accélérateur de particules analyse les œuvres d'art du monde entier.



PERFORMANT L'accélérateur de particules Aglae décrypte les secrets de fabrication des objets du patrimoine.

G. TARGAT/PHOTO 12

SOUS L'ŒIL D'AGLAE

C'est un bunker de verre et de métal, protégé par une porte colossale ; un centre de recherche exceptionnel dédié à l'étude scientifique des œuvres d'art. Quelque 70 personnes, dont des conservateurs, des radiologues et des physiciens, œuvrent dans ce bâtiment installé sous le jardin des Tuileries, pour déchiffrer les secrets d'une antiquité égyptienne ou les « repentirs » d'un artiste. Tableaux, sculptures, céramiques... Aucune forme d'art n'échappe à leurs analyses, réalisées à l'œil nu – par exemple, lorsqu'il s'agit de décrypter les dessins préparatoires en vue de la restauration d'une peinture – ou à l'aide de radiographies, car même les grands formats passent sous les rayons X !

La machine la plus impressionnante est l'Accélérateur Grand Louvre d'analyses élémentaires (Aglae), seul accélérateur de particules dans le monde à

être présente dans un laboratoire de musée. C'est grâce à Aglae que les chercheurs ont pu définir la provenance (la Birmanie) des rubis qui ornent les yeux et le nombril d'une statuette babylonienne représentant la déesse Ishtar exposée au Louvre, ou que le célèbre *Scribe accroupi* a révélé le mystère de son regard incroyablement vivant. Pureté du cristal de roche, cuivre employé pour le cerclage des yeux, couleur de l'iris, convexité de la cornée, dissymétrie des pupilles... Autant de secrets de fabrication révélés sans prélever la moindre particule de ce trésor antique.

L'OR DE LA FRANCE

La « Souterraine » est un coffre-fort foré à 25 mètres sous terre et vaste comme un square

parisien. A l'intérieur de cet hectare de béton : 2 500 tonnes d'or, l'équivalent des 60 milliards d'euros qui constituent la fortune de la France ! L'épopée de la Souterraine relève d'une incroyable aventure, commencée en 1924, lorsque les pouvoirs publics s'avisent de la nécessité de protéger d'une invasion ou d'un mouvement insurrectionnel l'encaisse métallique du pays. La Banque de France achète des terrains autour de la rue de Valois, dans le 1^{er} arrondissement, et 1 200 ouvriers se mettent au travail. Le chantier se révèle titanesque, compliqué par un terrain glissant et les infiltrations de la rivière de la Grange-Batelière, toute proche...

Au terme de trois ans de travaux, la Souterraine est achevée. Elle est organisée autour d'un ensemble de galeries recouvertes de plusieurs couches de ciment, plâtre et béton armé, et quadrillées par 720 piliers de soutènement. L'accès en est contrôlé par une tourelle de béton recouverte d'acier antichaleur. Un lieu inviolable... dont le contenu a été intégralement déménagé en 1939. L'or de la France a alors été transporté par train, avion et bateau pour fuir le pays en guerre et dormir, cinq ans durant, au soleil des Antilles. Une autre grande aventure... ● **M. S.**



COFFRE-FORT 2 500 tonnes d'or sont entreposées sous forme de lingots dans la Souterraine.

ASSAILLY-JOLIVET/BNF

Collections insolites

Au XVIII^e siècle, quand le raffinement se mêlait de tout, les arts décoratifs français inventèrent d'incroyables objets. Des curiosités visibles dans deux des plus charmants musées de Paris.



N. MATHÉUS-S. DURAND/MUSÉE DE LA CHASSE ET DE LA NATURE

RÉCIPIENTS Terrines de présentation destinées à contenir pâtés et ragoûts.



F. COCHENNEC ET C. RABOURDIN/MUSÉE COGNACQ-JAY/ROGERVIOLETT

BIJOUX Tabatière en or, ornée de diamants et de rubis avec, à l'intérieur du couvercle, un dessin représentant le Jugement de Pâris.

MUSÉE COGNACQ-JAY DÉLICATS OBJETS DE VERTU

« Les objets de vertu rassemblent des petits objets de l'intime dont l'admiration est liée à l'ingéniosité technique des artisans qui les ont réalisés, le terme « vertu » s'appliquant précisément à

cette habileté. Le musée Cognacq-Jay, créé par le legs d'Ernest Cognacq à la ville de Paris en 1928, possède un ensemble de 260 boîtes et objets de vertu. Constitué par le collectionneur lors de ventes fabuleuses (Ephrussi, Doucet, Chappey, Mimerel...), le fonds comprend des objets composites travaillés en matières précieuses et semi-précieuses ou dans des matériaux plus fragiles, comme le vernis Martin ou l'os, qui ne peuvent être exposés en permanence. Illustrant l'engouement du XVIII^e siècle pour ces petits éléments d'ornement, des « bijoux » que l'on s'offrait en gage d'amitié ou d'amour, ils démontrent également les usages du passé par

leur fonctionnalité : nécessaires à manucure, tabatières, montres ou encore étuis à messages. Chacun d'entre eux séduit par sa minutie artisanale ou ses mécanismes secrets. Chaque boîte est une invitation à rêver aux fastes et célébrations du XVIII^e siècle. »

➤ 8, rue Elzevir (III^e), 01-40-27-07-21, www.museecognacqjay.paris.fr

MUSÉE DE LA CHASSE ET DE LA NATURE TERRIFIANTES TERRINES ZOOMORPHES

par Claude d'Anthenaïse, directeur

« Ces étranges sculptures sont en réalité des contenants... puisqu'il s'agit de terrines de présentation des mets ! Il en existe en forme de canard, de pigeon ou de caille mais celles en forme de hures de sangliers sont les plus spectaculaires. A la variété des formes, des tailles et des représentations du porc sauvage répondent celle des matières (faïence, porcelaine) et celle des manufactures où ces terrines ont été réalisées (Strasbourg, Lunéville, Bruxelles, Allemagne, Portugal...). Notre collection, constituée par les créateurs du musée de la Chasse et de la Nature, François et Jacqueline Sommer, comporte également des modèles commercialisés par la célèbre Compagnie des Indes, permettant de répondre à la forte demande européenne pour ces étonnantes terrines destinées à contenir pâtés et ragoûts. » ● **M. S.**

➤ 62, rue des Archives (III^e), 01-53-01-92-40, www.chassenature.org

Au fil des curiosités

A qui sait regarder, le cœur de Paris offre pléthore de surprises et mille petits bonheurs. Inventaire éclectique.



EXIGU Crise du logement à l'Opéra-Comique, où les artistes doivent parfois se changer dans le bureau du directeur.

DES COULISSES DANS UN BUREAU

Coincé entre les rues de Marivaux et Favart, l'Opéra-Comique est bâti sur une parcelle étroite qui fait la part belle aux parties publiques – salle à l'italienne et foyer – mais laisse peu de place aux autres espaces : ainsi des coulisses, réduites à leur plus stricte expression, ou du bureau du directeur, qui bénéficie d'un emplacement tout particulier le long du plateau. Une porte dérobée y donnant accès, le bureau est régulièrement utilisé par les comédiens, qui « s'y changent avant de mourir sur scène », comme le rappelle Jérôme Deschamps, maître des lieux depuis 2007.

► **1, place Boieldieu (II^e).**

CHICAGO SUR SEINE

L'austère façade de l'immeuble de la Cour des comptes, rue Cambon, masque une pépite architecturale invisible de l'extérieur : une tour d'acier qui transporte le visiteur dans l'Amérique de la fin du XIX^e siècle. La tour Chicago – baptisée ainsi en référence au mouvement architectural marqué

par une construction fonctionnelle et des structures légères – a vu le jour en 1912, en même temps que l'ensemble du siège de l'institution. Objectif initial : stocker les archives dans un lieu sûr.



BUILDING L'immeuble de la Cour des comptes.

L'architecte Constant Moyaux gardait à l'esprit l'incendie qui avait ravagé le palais d'Orsay, en 1871, où était alors installée la Cour des comptes. Aujourd'hui totalement réaménagée pour abriter des bureaux, cette élégante tour apporte à l'édifice un petit côté Home Insurance Building, bâtiment phare de ce mouvement pionnier.

► **13, rue Cambon (I^{er}).**

DÉS DE COLLECTION

« Que faisait-on jadis dans la cour du vieux Louvre lorsque l'on s'ennuyait ? On jouait aux dés, bien sûr ! » rapporte



CACHETTE Le puits médiéval du Louvre, sur la margelle duquel les pages venaient jouer aux dés.

l'historien Alfred Fierro (voir l'interview page XVIII). Cette pratique était pourtant interdite aux pages désœuvrés, qui s'y adonnaient en douce sur la margelle du puits. « Dès qu'un officiel s'annonçait, hop ! ils envoyaient tout valser au fond », s'amuse Fierro. Voilà comment en 1984, lors des fouilles du Grand Louvre, les archéologues ont retrouvé des dizaines de dés datant de l'époque médiévale. Mais aussi des centaines de



VOÛTE La bibliothèque du Cnam, installée dans le réfectoire du prieuré de Saint-Martin-des-Champs.

poteries, des pépins de raisin et même des noyaux de datte.

► **Vestiges de la forteresse du Louvre médiéval, rue de Rivoli (I^{er}).**

NÉCROPOLE OUBLIÉE

Autour de la place de la Bastille tournent sans fin les automobiles... Et sous la colonne de Juillet, inaugurée en 1840, reposent pour l'éternité quelque 500 victimes des révolutions de 1830 et de 1848. « Pas seulement, précise

l'historien Alfred Fierro. Ne sachant pas quoi faire de quelques momies rapportées d'Égypte par Napoléon, on les a aussi installées là. » Drôle de cohabitation !

► **Place de la Bastille (IV^e).**

LECTURE SACRÉE

La plus insolite des bibliothèques parisiennes est installée dans le réfectoire du prieuré de Saint-Martin-des-Champs, l'actuel Conservatoire national

des arts et métiers (Cnam). Cet espace immense, où sont formés 80 000 élèves par an, possède 21 laboratoires de recherche et un riche musée présentant 80 000 objets.

Ce dernier prend tout un pâté de maisons et son cœur battant est l'immense réfectoire. Long de plus de 40 mètres, large de 12 mètres, l'endroit est éclairé par de hautes baies géminées surmontées chacune d'une rosace. Les étudiants qui travaillent dans ce lieu de patrimoine ont bien du mérite : entre la chaire abondamment décorée, les clefs de voûte à motif, les culs-de-lampe à figures humaines et les chapiteaux à la végétation exubérante, se concentrer est difficile...

► **Bibliothèque centrale du Cnam, 292, rue Saint-Martin (III^e).**

MYSTÉRIEUSE SOCIÉTÉ DES CENDRES

Au sous-sol d'une des boutiques les plus fréquentées du Marais se cachent les vestiges d'une petite usine de retraitement des déchets de bijouterie et de joaillerie, installée là en 1859. Machines et outils sont toujours en place. Le public peut découvrir, dans une belle mise en scène, comment on travaillait les métaux précieux et fondait un lingot d'or au temps du marais industriel. ● **M. S.**

► **Société des cendres (sous Uniqllo), 39, rue des Francs-Bourgeois (IV^e).**

POUR ALLER PLUS LOIN

Paris secret, ouvrage collectif. Gallimard/Encyclopédies du voyage, 2013, 264 p., 20 €.

Paris secret et insolite, par Rodolphe Trouilleux, photographies de Jacques Lebar. Parigramme, 2012, 272 p., 20 €.

Le Marais secret et insolite, par Nicolas Jacquet. Parigramme, 2012, 180 p., 19,90 €.

Paris, promenades dans le centre historique, par Pascal Varejka, photographies de Muriel Montini. Parigramme, 2010, 256 p., 19 €.

Les Secrets de Paris, par Clémentine Portier-Kaltenbach. Librairie Vuibert, 2012, 288 p., 19 €.

Paris, je t'aime !, par Colette. L'Herne, 2014, 80 p., 15 €.

Modeste mais incroyablement savant, l'historien Alfred Fierro (1) est le conteur méticuleux de la petite et de la grande histoire de Paris, sa ville. Pour L'Express, il explique les spécificités du cœur de la capitale.

Propos recueillis par Mylène Sultan

« Tout a commencé ici »

Pourquoi les quatre premiers arrondissements recèlent-ils tant de richesses ?

→ Parce que c'est là que tout a commencé, avec la présence des Gaulois sur un oppidum de 400 hectares entre les deux bras de la Seine. Là surtout que la ville s'est développée jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, sauf à l'époque romaine qui a privilégié la rive gauche. Tous les pouvoirs y étaient rassemblés : le pouvoir royal, d'abord, à l'emplacement de notre actuel Palais de justice, puis au Louvre abandonné en 1564 pour les Tuileries ; le pouvoir religieux,

avec Notre-Dame ; le pouvoir intellectuel avec la Bibliothèque royale puis nationale... Les arts ont naturellement suivi : les collections du roi ont formé le fonds du Louvre.

Ce périmètre des quatre premiers arrondissements abritait toute la vie parisienne : l'hôtel de ville, les institutions hospitalières, avec l'Hôtel-Dieu et l'hospice des Quinze-Vingts face au Louvre, fondé par Saint Louis pour prendre en charge trois cents aveugles (soit quinze fois vingt), les cimetières, dont celui des Saints-Innocents, où ont été ensevelies 40 générations de

Parisiens, ou encore les Halles, qui resteront en place jusqu'en 1969.

Alors que la rive gauche accueille collèges et couvents, ces arrondissements de la rive droite appartiennent aux rois, aux nobles, qui assainissent, lotissent, vendent... Et, bien sûr, la cour suit le roi. Ainsi, le Marais s'est-il développé lorsque le roi Charles V s'est installé à l'hôtel Saint-Pol, un ensemble de maisons dans un cadre champêtre, auquel il adjoint une ménagerie fabuleuse, avec des paons, des lions, des léopards... La toponymie de la rue des Lions-Saint-Paul en garde

le souvenir. Ce quartier se développe et embellit encore à la fin du XVI^e siècle, lorsque Henri IV fait construire la place Royale (l'actuelle place des Vosges) sur l'emplacement du palais des Tournelles, rasé par Catherine de Médicis à la mort de son époux, Henri II. Une quarantaine de demeures de très grand prestige seront bientôt édifiées, dont les hôtels Carnavalet, d'Albret, de Sully... Aux XVII^e et XVIII^e siècles, c'est le faubourg Saint-Honoré qui se développe, car il est situé non loin des Tuileries. En apothéose, la place Vendôme, conçue par Jules Hardouin-Mansart en 1699, concentre les plus riches décors intérieurs du XVIII^e siècle, mais elle mettra un temps infini à être achevée. Louis XIV a ruiné le royaume, les



PÉRIMÈTRE Gravure représentant la capitale en 1600.

THE ART ARCHIVE/MUSEE CARNAVALET, PARIS/GIANNI DAGLI ORTI/AFP

finances sont au plus bas... Longtemps seules les façades orneront la place, les bâtiments n'étant achevés qu'en 1720.

Comment a évolué ce cœur de Paris ?

→ Ces quatre arrondissements sont construits dans les années 1730, lorsque Michel-Etienne Turgot, prévôt des marchands, fait graver un plan de Paris monumental destiné à être offert aux grands souverains du monde entier. Au-delà, la ville étend ses vergers, ses jardins, ses potagers, qui nourrissent quelque 400 000 habitants. Rien ne bouge jusqu'à la Révolution. Puis le cœur de Paris change : les familles nobles quittent la France et abandonnent leurs fastueuses demeures qui sont confisquées comme biens nationaux. Certains quartiers comme le Marais périssent durablement : les hôtels sont transformés en hangars, on y installe des industries... Ainsi, l'hôtel Lamoignon, siège de l'actuelle Bibliothèque historique de la Ville de Paris, devient-il une confiserie ! Longtemps, le Marais restera un lieu sordide, territoire des rats et des épidémies que les autorités songeront régulièrement à raser. Il faudra attendre les années 1960 pour qu'il reprenne vie, sous l'impulsion de ses habitants.

Et aujourd'hui ?

→ Le I^{er} arrondissement est de moins en moins habité, de plus en plus huppé. Le II^e, qui était tellement vivant il y a encore quarante ans, s'est progressivement vidé de ses habitants comme des employés de ses banques et compagnies d'assurances, parties s'installer à la Défense dans les années 1970. Le III^e, un temps spécialisé dans le textile, est sur le point de perdre cette identité laborieuse pour se boboïser. Quant au IV^e arrondissement, après avoir failli disparaître, il est aujourd'hui l'un des quartiers les plus touristiques de Paris. ●

(1) Ancien conservateur à la Bibliothèque nationale de France puis à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris. Auteur d'*Histoire et dictionnaire de Paris* (Robert Laffont, 1996, 33,50 €) et d'*Histoire de Paris illustrée* (Le Pérégrinateur, 2010, 29,50 €).

Artisans d'exception

La capitale recèle des trésors de savoir-faire dans des lieux souvent connus des seuls initiés.



PRÉCIEUX Echantillons des soieries tissées par Tassinari & Chatel et Prella, et, ci-contre, détail d'un panneau réalisé pour Catherine de Russie vers 1773.

PHOTOS : TASSINARI & CHATEL, LYON

LE CLAN DES LYONNAIS

Les plus prestigieux soyeux lyonnais ont pignon sur rue à Paris, dans des showrooms qui racontent l'histoire de la maison et présentent les livres d'archives. Tassinari & Chatel, créé par Louis Pernon en 1680 et repris par le groupe Lelièvre en 1998, a élu domicile rue du Mail. La collection Patrimoine y présente des tissus créés jadis pour les palais nationaux et retissés à l'identique, comme ces lampas Pompadour ornés de délicats bouquets de fleurs, ces étoffes de roses et de perles mêlées qui ornent la chambre de Louis XVI au château de Compiègne ou ces soies imaginées pour les appartements des impératrices Joséphine, Marie-Louise et Eugénie.

La maison familiale Prella occupe, elle, l'étage noble d'un bel hôtel particulier de la place des Victoires. Elle est connue de tous les conservateurs de musée et des décorateurs de renom.

La maison a gagné ses lettres de noblesse en tissant les satins, les velours et les damas qui ornent le cabinet de l'Empereur au Grand Trianon, la salle du Trône de Napoléon III, la chambre des Reines à Fontainebleau mais aussi les tentures murales en soie et métal de la boutique Chanel Joaillerie de la place Vendôme. Prella organise régulièrement de très belles expositions à partir de ses riches archives. Dernière en date : *Joséphine, la passion des étoffes*, où l'on découvre le goût de la plus coquette des impératrices pour les couleurs audacieuses.

➤ **Tassinari & Chatel, 13 rue du Mail (II^e).**
Prella, 5 place des Victoires (I^{er}). ●●●



CRÉATIONS Dans l'un des ateliers de Van Cleef & Arpels.

PHOTOS : M. BUREAU/JAF

VAN CLEEF, CÔTÉ COULISSES

La place Vendôme n'est pas seulement la vitrine du plus prestigieux des savoir-faire français. Elle cache aussi, dans ses rues adjacentes et dans les sous-pentes de ses immeubles, des dizaines d'ateliers où se fabriquent les parures qui ornent les vitrines des plus grandes maisons de joaillerie. Les plus secrets sont ceux de Van Cleef & Arpels. Totalement rénovés dans un style contemporain tout en pierre de taille, acier et chêne clair, ils rassemblent une quarantaine de « mains d'or » dans 350 mètres carrés en soupenote ouvrant sur la célèbre place. On y trouve les dessinateurs qui conçoivent le bijou, ceux qui en font la maquette, les joailliers, les sertisseurs, les lapidaires, les polisseuses qui donnent aux créations leur ultime éclat... Autant de métiers pointus qui perpétuent un savoir-faire exclusif comme le « serti mystérieux » : une technique mise en point en 1933, qui permet le sertissage de pierres sans qu'aucune griffe de métal n'apparaisse, donnant

l'impression qu'elles tiennent par magie.

LE FOURNISSEUR DE DEGAS

C'est au fond d'une cour de la rue Rambuteau que les artistes amoureux

du pastel viennent se fournir, aujourd'hui comme il y a cent cinquante ans, lorsque la maison avait pour clients Edgar Degas, Edouard Vuillard, Odilon Redon ou Alfred Sisley. « C'est en travaillant avec eux que mon aïeul, Henri Roché, a mis au point le procédé de fabrication de nos bâtons », rapporte Isabelle Roché, à la tête de cette petite société labellisée « entreprise du patrimoine vivant ». Fabriqués comme jadis, roulés un par un à la main, ils possèdent une texture particulière et irradient sur la toile une luminosité et une clarté exceptionnelles. A son apogée, dans les années 1970, la gamme complète des pastels Roché dépassa 1 800 couleurs ! Elle fut ensuite ramenée à quelque 850 nuances, sagement rangées dans des tiroirs qui conservent ces trésors de subtilités colorées.

► *La Maison du pastel, 20 rue Rambuteau (III^e).*



NUANCES La Maison du pastel propose une gamme de 850 couleurs.

LA MAISON DU PASTEL

Retrouvez les autres éditions régionales de la semaine dans les kiosques des territoires concernés et sur votre tablette ou votre smartphone.



- **GRAND LYON** Jusqu'où ira Cochet ?
- **GRENOBLE** Une identité singulière
- **MARSEILLE** Guérini, l'ultime vengeance
- **LA ROCHE-SUR-YON** Nos meilleures tables à moins de 25 euros.

